

# Un rêve qui se gagne en solitaire

Réaliser un rêve ne se fait pas à coups de baguette magique. Véronique Loisel, 34 ans, ingénieur chez Arianespace à Evry, le sait bien. Sa première Transat 6,50 La Rochelle-Salvador de Bahia, la navigatrice essonniennne l'a bouclée cet automne en 29 jours, 8 heures, 43 minutes et 16 secondes. La plaçant à l'arrivée en 20<sup>e</sup> position, sur quarante-trois participants dans la catégorie des bateaux de série. Une belle performance dans cette course de l'extrême qui se joue en solitaire, sur un voilier long de seulement 6,5 mètres et sans assistance. Ce rêve a nécessité deux ans de préparation, pour une traversée qui n'a rien d'une balade sur un long fleuve tranquille.

« En m'engageant dans cette course, je pensais être plus solitaire, analyse après coup Véronique Loisel. J'y allais même aussi un peu pour chercher une forme de solitude mais, une fois en mer, ça m'a beaucoup surpris, je prenais contact dès que possible avec les autres concurrents, du moins quand il y en avait à portée de VHF. »

## Quand les « galères du jour » s'enchaînent

Il n'y a pas besoin d'être un grand "voileux" pour s'imaginer l'expérience unique que représente un tel défi dans une vie. Une fois le pied posé à terre, à Salvador de Bahia, on n'est sans doute plus tout à fait le même. « En fait, en mer, il y a toujours quelque chose à faire, finalement on n'arrête jamais. On apprend à affronter les difficultés en faisant les choses dans l'ordre, sans se précipiter », raconte Véronique. Et des difficultés, les « galères du jour (GDJ) » comme elle les appelle,



Véronique Loisel (à droite) aux côtés d'une autre femme de l'extrême, l'astronaute Claudie Haigneré, le 11 décembre dernier au Génocentre, lors de sa rencontre avec quelque 500 élèves essonniens qui ont participé à un projet pédagogique autour de sa transatlantique.

ce fameux pot-au-noir. Le reste de la traversée est alors plus "tranquille". Une dernière GDJ quand même, à l'approche des côtes du Brésil, lorsqu'en pleine nuit Véronique accroche des filets de pêche. « J'avais une otite et pas vraiment envie de plonger sous le bateau pour couper le filet. » Finalement, une bonne manœuvre lui suffira pour se sortir des mailles du filet. Une péripétie qui lui aura au moins permis de croiser âmes qui vivent en la présence de ces pêcheurs côtiers brésiliens.

## Acclamée par 500 jeunes Essonniens

« L'arrivée à Salvador de Bahia est évidemment un moment très fort de la course avec ma famille qui est venue à ma rencontre en bateau, se souvient Véronique, du bonheur encore plein les yeux. Une fois à terre, on éprouve un gros besoin d'échanger avec les autres concurrents. » Un autre moment fort a été l'accueil que lui ont réservé près de cinq cents écoliers et collégiens du département, le 11 décembre au Génocentre d'Evry. Ce jour-là, tous les élèves qui ont participé au projet pédagogique "De l'espace pour la mer" Argonautica, initié par le Cnes, ont enfin pu approcher de près celle qui les aura fait rêver... sur leurs bancs d'école.

Véronique a dû en surmonter. Principalement au cours de la 2<sup>e</sup> étape, après l'escale passée à Madère. Certaines auraient même pu la pousser à abandonner. Par exemple lorsque, dans la zone du Cap Vert, une voie d'eau contraint Véronique à vider un seau d'eau de sa cabine toutes les deux heures. Tout rentrera finalement dans l'ordre. « Mon pire souvenir, c'est sans doute cette fausse manœuvre au cours de laquelle j'ai déchiré mon genak, se souvient comme si c'était hier la navigatrice. Je me prenais des paquets d'eau énormes, et, à forcer je prenais le risque de tomber par-dessus bord ». Ce n'est pas tout. Entre les Canaries et le Cap Vert, en pleine nuit, "De l'espace pour la mer" (nom de course du bateau de Véronique) perd sa voile d'avant, le solent. Si Véronique parviendra à réparer son genak, le solent, lui, a fini sa course à voguer sur les flots. Ce qui constituera jusqu'à la fin un vrai handicap de course.

A ce moment-là, Véronique n'a pas encore passé le pot-au-noir, une zone intertropicale difficile à négocier. Mais ce n'est pas la première. Comme ce coup de vent à 37 nœuds de nuit entre les îles des Canaries : « Les vagues étaient vraiment très grosses, elles déferlaient sur l'arrière-train du bateau, la nuit a été très dure à la barre, je décide alors de descendre m'allonger un peu, je m'aperçois que le fond du bateau est plein d'eau... douce car ce sont deux de mes bidons qui se sont dévissés. »

## 2 litres d'eau par jour seulement

Résultat : Véronique a dû restreindre sa consommation à environ 2 litres d'eau par jour, dont une partie utilisée pour la préparation de ses plats lyophilisés. Ce choix stratégique de passer aux Canaries entre les îles de Palma et Hierro pour profiter de l'effet Venturi (vent plus fort), Véronique le regrettera bien.

Dans la série des GDJ, comment ne pas évoquer aussi les problèmes mécaniques récurrents : alimentation du bateau en énergie, pilote automatique, etc. Mais encore cette infiltration d'eau qui a eu raison de sa BLU et qui l'a empêchée de recevoir correctement Monaco radio qui diffusait les bulletins météo par satellite. D'autant que dans le règlement de cette course exigeante, les concurrents ne reçoivent régulièrement que leur position, leur vitesse instantanée et leur classement provisoire. Ce problème pour recevoir les bulletins météo handicaperait sérieusement Véronique pour aborder le pot-au-noir. « Cela faisait trois jours que je rattrapais des concurrents mais, comme ma BLU avait pris l'eau, je manquais d'informations pour savoir comment l'aborder, explique Véronique. Résultat, je suis passée derrière un nuage et je suis restée scotchée pendant cinq heures ». Le problème, c'est que le classement a peu de chances d'évoluer une fois passé